

Traité sur l'origine des langues

JOHANN GOTTFRIED VON HERDER

Traité sur l'origine des langues

Traduit de l'allemand par
LIONEL DUVOY



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2010

TITRE ORIGINAL

Abhandlung über den Ursprung der Sprache

PRÉSENTATION

C'EST lors de son séjour à Strasbourg, de 1769 à 1771, que Johann Gottfried Herder (1744-1803), en réponse à la question mise au concours de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Berlin ¹ pour l'année 1770, rédigea le *Traité sur l'origine des langues*. La dissertation remporta le premier prix et fut publiée en 1772 sur ordre de l'Académie.

Question alors sans cesse débattue que celle de l'origine des peuples et des langues – symptomatique d'un siècle qui vit l'Europe s'ouvrir davantage au reste du monde, notamment par l'explosion du commerce le quel, de son côté, ne s'est jamais soucié de l'humanisme –, abordée par de multiples biais, mais toujours sur le fond d'un consensus plus traditionnel que raisonné. Que le parti pris ait été créationniste (Süßmilch, Condillac) ou naturaliste (Helvetius, Rousseau), voire par la suite relativiste (Sablier) ou évolutionniste avant la lettre (Burnet), nul ne songea à nier que le langage humain soit le principal caractère distinctif de l'espèce humaine, sa marque de supériorité par rapport aux bêtes. À partir de là, Herder pouvait aisément dépasser la question de l'origine des langues pour s'intéresser à celle de l'essence du langage. Définir le langage humain avant de le rattacher à une quelconque origine, étudier ses structures au lieu de

Abhandlung über den Ursprung der Sprache a été publié pour la première fois en 1772, chez Christian Friedrich Voss à Berlin.

© Imagestate / Leemage, pour la photographie.

© Éditions Allia, Paris, 2010, pour la traduction française.

1. L'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Berlin fut fondée en 1700 à l'initiative de Leibniz, qui en fut le premier président.

s'attarder à démontrer que nul autre que Dieu ne pourrait expliquer ce qui ne s'explique pas, voilà le but poursuivi dans son *Traité*.

Les tâtonnements successifs de ses prédécesseurs et contemporains, autorisèrent Herder à prendre une position totalement inédite : ne plus chercher à poser et démontrer une hypothèse sur l'origine du langage, mais réaliser son étude génétique à partir de l'expérience rapportée ou personnelle de la diversité linguistique et dont la méthode consistera à découvrir les liens qui unissent le langage à l'industrie, aux religions, aux philosophies, aux activités humaines en général qui, *de facto*, ne sauraient s'en passer.

En revanche, par-dessus toute autre activité est celle de la réflexion (*Besonnenheit*, qui est aussi circonspection, sagesse, pensée prudente), que Herder distingue de la *ratio* trop abstraite des philosophes¹. “Aussi peu que l'enfant possède des pattes d'hippogriffe ou de sphinx, écrit Herder, il ne peut penser comme un hippogriffe ou un sphinx ; mais s'il pense en tant qu'homme, c'est la

réflexion qui sera la mesure de toutes ses forces pour aller dans ce sens, et cela, dès le premier instant de sa destinée jusqu'au dernier.” (*Traité...*, I, 1)

Ainsi, loin de postuler un *a priori* du langage, à la manière de Kant, aux leçons duquel il assista de 1762 à 1764, longtemps avant de le critiquer très vivement¹, Herder affirme que les langues, avant même d'être organisées en systèmes de propositions, d'être réglées par des grammaires et d'avoir leurs mots répertoriés dans des dictionnaires, avaient à l'origine pour vocation d'assurer le lien grégaire entre les hommes par le biais de la *sympathie*. Quoique liés entre eux par leur naissance commune du sein de la nature, les hommes, passée la frontière de leur patrie, voient leurs langues nationales perdre leur efficacité. En terre étrangère, le langage change de plan, sans pour autant que la sympathie entre êtres humains disparaisse. Seulement, celle-ci ne passe plus par la langue élaborée avec force règles grammaticales et subtilités vocales, mais

1. Sur ce point, Herder retient la leçon kantienne. La raison n'est jamais qu'une condition de possibilité de la science. Il n'admet pas qu'elle puisse préexister au langage. Ainsi, de cette idée, Herder conclut à un troisième terme pour résoudre le cercle de la simultanéité des deux actes (paroles et pensée) : la *Besonnenheit*, qui est une force – contrairement au *cogito* kantien, qui n'a pas plus de réalité tangible que celle d'une synthèse abstraite. Cette force, qui compense la faiblesse congénitale de l'être humain, se manifeste par le langage. Mieux : “Le premier moment de réflexion fut par conséquent aussi celui de la naissance intime du langage” (*Traité...*, II, 1^{re} loi naturelle)

qui, en se formant, fait passer la puissance réflexive au second plan pour former la raison.

1. Herder qualifia ainsi de “vains fantômes” – selon l'expression consacrée par le *Novum Organum* de Francis Bacon – toutes les formes *a priori*, l'architectonique et la discipline de la raison pure de Kant, surtout dans *Verstand und Erfahrung. Eine Metakritik zur Kritik der reinen Vernunft* (*Entendement et expérience. Une métacritique de la critique de la raison pure*) publié en 1799, mais également, pour l'esthétique, dans le *Kalligone. Vom Erhabnen und vom Ideal* (*Kalligone. Du sublime et de l'idéal*), paru un an après.

par des gestes, des mimiques, voire par le chant. La sympathie ne passe donc plus par le dialogue, mais par le partage d'émotions premières qui font le langage et qui, en résonnant en lui comme une corde pincée, donnent à l'être humain le pressentiment d'appartenir à une seule et même espèce, et qu'une unité du genre humain est possible dans le cadre d'une religion naturelle.

Un tel pressentiment, qui ne trouve jamais sa réalisation que dans l'utopie des sages, est comme la résonance spontanée, comparable à l'émotion musicale ou poétique de la sensibilité frappée par les cris d'un homme qui souffre ou qui exulte.

De ce point de vue, il y a bien une similitude avec l'hypothèse rousseauiste de l'*Essai sur l'origine des langues* (1753-55) qui ne fut rendu public qu'en 1781, mais peut-être diffusé dès 1763 par l'exécuteur testamentaire de Rousseau, Du Peyrou.

Réciproquement, cette résonance – que plus tard Novalis, en cela fidèle à la tradition romantique inaugurée par Herder, nommera, en sublimant son sens, la *Stimmung*¹ – démontre, sans qu'il y ait besoin d'aucune hypothèse supplémentaire sur l'origine des langues, la valeur axiomatique de ce sentiment d'appartenance au genre humain. C'est sur lui que doit reposer tout projet moral et politique futur.

La théorie de Herder était humaniste et inaugurerait,

par sa nouveauté, le romantisme allemand. Manière également de répandre l'idéal maçonnique auquel il demeura attaché toute sa vie¹.

En vertu de la diversité innombrable de langues et de dialectes, et malgré les émotions analogues que l'homme éprouve devant la mort, dans l'amour, le tragique ou l'extase, l'origine des langues est irréductible à une quelconque métaphysique première, et ne peut être recherchée que là où prédominent les formes brutes de l'expression. Seule la *Besonnenheit* peut rendre raison de l'unité qui préside à cette diversité. Qui plus est, parce qu'elle est aussi naturelle à l'homme que le langage.

En affirmant la spécificité de l'homme comme créature de *Besonnenheit*, Herder confirme également la volonté des poètes et penseurs allemands du Sturm und Drang de fonder l'humanisme sur tout autre chose que la mythologie rousseauiste, qui dominait la philosophie populaire depuis Kant. L'homme en tant que créature naturelle, partie intégrante du cosmos, et néanmoins distincte du règne animal, possède dans la nature une place qu'il ne peut comprendre que sous l'angle de son propre langage et de sa propre pensée, tous deux ne formant qu'un seul verbe, union par laquelle les hommes de toutes les époques et de toutes les contrées de la Terre, ont eu l'intuition de la divinité.

LIONEL DUVOY

1. Herder n'emploie pas le terme de *Stimmung* ; mais il n'hésitera pas, dans le *Kalligone*, à établir une correspondance essentielle entre l'homme et le son, affirmant que le corps humain, dans sa conformation, contient en lui-même les lois de l'harmonie musicale.

1. À la suite de Lessing, Herder, Goethe, Claudius, Klinger et Klopstock, têtes de proue du Sturm und Drang, étaient francs-maçons.

TRAITÉ SUR L'ORIGINE DES LANGUES
LEQUEL A OBTENU
DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES
LE PRIX PROPOSÉ POUR L'ANNÉE 1770.
PAR MONSIEUR HERDER
PUBLIÉ SUR ORDRE DE L'ACADÉMIE.

PREMIÈRE PARTIE

LES HOMMES,
LIVRÉS À LEURS SEULES FACULTÉS NATURELLES,
ONT-ILS PU INVENTER EUX-MÊMES LE LANGAGE ?

SECTION I

En tant qu'animal déjà, l'être humain possède le langage.

Toutes les impressions douloureuses et exacerbées, les plus violentes qu'il éprouve dans son corps, toutes les passions puissantes de son âme s'extériorisent directement par des cris, des sons, des éclats de voix sauvages et inarticulés. L'animal souffrant, de la même manière que le héros Philoctète, gémit, gémit sous le coup de la douleur, quand même se trouverait-il abandonné sur une île déserte, sans perspective, ni trace, ni espoir d'être secouru par un congénère. C'est comme s'il respirait plus librement, en expulsant son haleine brûlante et angoissée ; comme si une partie de sa souffrance soupirait et qu'il aspirait de l'espace vide au moins quelques forces nouvelles afin d'endurer sa douleur en remplissant de ses cris les vents sourds. La nature nous a aussi peu créés rocs isolés que monades égoïstes ! Même les cordes les plus fines du sentiment animal (je dois me servir de cette métaphore, car je n'en connais pas de meilleure pour figurer la mécanique des corps sensibles !), cordes dont le timbre et la tension ne proviennent absolument pas du libre arbitre ou d'une lente réflexion, et dont la nature ne peut encore avoir été explorée par la raison chercheuse, ces cordes, dans l'étendue de leur jeu, tendent à s'exprimer, sans toutefois avoir conscience de cette sympathie étrange qui s'instaure avec d'autres créatures. La corde frappée remplit sa fonction naturelle : elle sonne, renvoie l'écho sympathique, même si elle est la seule à exister et n'espère ni n'attend qu'une autre lui réponde.

Si la physiologie, ce dont je doute fortement, parvenait à démontrer sa doctrine de l'âme, elle pourrait projeter sur ce phénomène beaucoup des lumières qu'elle tire de la dissection du système nerveux ; mais peut-être que celle-ci se ramifierait en filaments individuels trop ténus et effilés. Qu'elle nous laisse donc, pour l'heure, admettre en tout la proposition suivante en guise de loi naturelle évidente : *“Voilà un être émotif qui ne peut garder scellée en lui aucune de ses impressions vivantes, qui doit, au moment même où chacune d'elle le surprend, et sans en avoir ni l'intention ni le choix, l'exprimer par un son.”* Ce fut également la dernière empreinte maternelle donnée par la main éducatrice de la nature, que de confier à toutes ses créatures la loi qui domine le monde : “N'éprouve pas ton sentiment pour toi seul : qu'il retentisse !”, et une fois cette ultime marque formatrice uniformément appliquée à tous les membres d'une seule espèce, cette loi devint sacrée : “Ton émotion résonne d'une façon unique pour tous ceux de ton espèce, tous la comprennent comme un sentiment commun.” Qu'on ne fasse désormais aucun mal à cet être fragile et émotif ! Aussi seul et isolé qu'il paraisse, aussi exposé soit-il aux attaques hostiles de l'univers, il reste uni à toute la nature ! Sensible cependant, la nature a dissimulé dans ces cordes des sonorités qui, lorsqu'elles sont excitées et stimulées, réveillent d'autres créatures construites sur le même modèle, et peuvent, comme au travers d'une chaîne invisible, partager quelques étincelles avec l'un de ces cœurs lointains, et s'émouvoir en faveur de cette créature qu'ils ne voient pas. *Ces soupirs, ces sons, sont un langage. Ainsi, il existe une langue de l'émotion qui fait immédiatement force de loi naturelle.*

Que l'homme, à l'origine, l'ait eu en commun avec l'animal, ce sont moins des fragments complets qui en attestent, que des éléments résiduels ; seulement, ces vestiges sont irréfutables. Notre langage artificiel peut disposer de la langue si refoulée de la nature : quand on veut, notre mode de vie bourgeois et notre courtoisie mondaine aiment à se laisser parfois aller au flot et à l'océan des passions si contenues, desséchées et détournées de leur cours ; le moment le plus intense de l'émotion, aussi rarement et en aussi peu d'occasions qu'il arrive, reprend toujours ses droits et résonne directement dans les accents de sa langue maternelle. L'explosion de la passion, l'irruption soudaine de la joie ou du bonheur, de la douleur et de la misère, quand elles creusent dans l'âme de profonds sillons, des sentiments surhumains de vengeance, de désarroi, de fureur, de terreur, d'horreur, etc., s'expriment distinctement d'après leur espèce. Il y a tant de sortes de sensibilités qui sommeillent en nous, tant de tonalités. Je note par conséquent que moins la nature humaine s'apparente à une espèce animale, plus elle se distingue des autres animaux quant au système nerveux, et moins son langage naturel nous est compréhensible. En tant qu'animaux terrestres, nous comprenons mieux l'animal terrestre que la créature aquatique ; sur terre, nous comprenons mieux l'animal de troupeau que l'animal sylvestre ; et parmi les animaux grégaires, nous saisissons mieux ceux qui nous ressemblent le plus et qui nous sont les plus proches. Seulement, cela se produit chez eux plus ou moins à force de fréquentation et d'habitude. Il est tout naturel que l'Arabe, qui ne fait qu'un avec son pur-sang, comprenne mieux son destrier